

9 *Succas*

LA

PLÉIADE

ROUGE.

REVUE  
LITTÉRAIRE

*Édité par*  *Émile*  *Grégoire*

*Par* *Jean Charles Taché*

 *Montreal :*

IMPRIMERIE DE LA MINERVE.

1855.

# LA PLEIÁDE ROUGE,

PAR GASPARD LEMAGRE.

Versibus exponi tragicis res comica non valet  
HORACE.



LIRE les feuilles rouges, on dirait que tous ceux qui partagent les idées de la démocratie nouvelle sont des phénomènes bien supérieurs à ceux qui ont pu être observés jusqu'ici du point que nous occupons sur cette triste planète. C'est surtout à la suite des dernières élections que l'on a recherché sur les éloges que

rédacteurs, correspondans et collaborateurs se prodiguaient *ad invicem* comme auraient dit, il n'y a pas longtemps, sur les bancs du collège, le petit nombre d'entr'eux qui ont eu l'avantage de s'y asseoir.

Outre ces journaux, la presse anglaise en général qui ne loue les Canadiens-français que lorsqu'ils ne sont pas au pouvoir, et n'a de tendresse que

pour ceux d'entre nous qui travaillent à affaiblir nos compatriotes en les divisant, tandis qu'elle traitait d'incapables et d'imbéciles, les Morin, les Taché, les Chauveau, les Cartier et tous les hommes distingués de notre race, la presse anglaise disons-nous, était pleine de prédictions encourageantes à l'adresse des hommes nouveaux destinés à inaugurer l'ère du progrès chez nos compatriotes, hélas ! si enervés de préjugés.

En voyant le mépris aussi gratuitement prodigué, j'aurais dû penser que l'éloge l'était plus gratuitement encore ; mais comme tant d'autres, je me laissai prendre à la réclame, et j'attendis avec une vive impatience l'apparition sur notre horizon parlementaire des astres nouveaux qui devaient jeter un éclat sans pareil.

Treize adeptes élus dans le district de Montréal devaient former cette brillante constellation. Quel n'a pas été mon désappointement en n'y trouvant qu'une seule étoile de première grandeur et pas moins de six ou sept qui ne sont pas visibles à l'œil nud dans la sphère des intelligences ?

Le *Moniteur Canadien* avait décrit la pleiade comme étant composée " de jeunes gens d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie et d'une indépendance de caractère à toute épreuve." Il y a bien un peu de défaut sur ce calcul d'une exactitude peu astronomique. Par exemple, peut-on dire en conscience que l'aimable docteur Valois, que le sémillant M. Dufresne soient encore à la fleur de l'âge. Est-il bien constaté que M. Prévost soit une intelligence supérieure ? Sommes-nous bien certains que MM. Darche, Bourassa et Guévremont aient terminé leur éducation politique ou autre ? Le cauteleux M. Jobin et tous les hommes vénérables que je viens de nommer ont-ils fait preuve d'une grande indépendance de caractère en s'attachant au char des deux ou trois

collégiens, qui les conduisent, ils ne savent où ? Enfin, M. Marchildon, qui a bien la prétention d'avoir été le précurseur des astres nouveaux, est-il la personnification de l'intelligence supérieure et de l'éducation accomplie ?

Voilà certes de grands problèmes, et, pour les résoudre, il nous faudra passer toutes ces étoiles en revue l'une après l'autre. Nous ne le ferons qu'après avoir invoqué la muse Uranie qui préside aux harmonies des sphères célestes, et nous la priérons, par la même occasion, de vouloir bien répandre sa douce influence sur les cerveaux des juges de paix électifs que l'on nous a promis, et, sans faire semblant de rien, faire tourner notre globe assez doucement pour que nous ayons des parlements annuels sans trop en souffrir.

I.

## M. DORION, DE MONTREAL.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.  
"VOLTAIRE."



**M**ONSIEUR Dorion a succédé à M. Papineau dans la direction du parti démocratique ; personne ne prétendra qu'il l'ait remplacé.

Dans le mois de juillet dernier, M. Dorion en étant rendu à la onzième page d'une exception péremptoire en droit perpétuelle

écrite dans le style de ses discours et qu'il lisait à haute voix et sur le même ton, s'endormit d'un profond sommeil. Il lui advint alors le même songe qu'avait fait Joseph longtemps avant que d'être le premier ministre de Pharaon. Il rêva que douze des étoiles les plus rouges et les plus grandes de la pléiade, y compris celle de son petit frère Erié,

s'inclinaient profondément devant la sienne. Une fois réveillé, il se souvint qu'il avait déjà deux fois failli être un grand homme, la première fois lorsqu'ayant une dizaine d'années il avait signé une pétition contre les griefs, circonstance qu'il a rapportée en chambre dans son premier discours, et la seconde fois lorsqu'il lui était arrivé de signer comme secrétaire le manifeste de l'association annexionniste. Plus rusé cependant que le fils de Jacob, il ne parla de son rêve à personne.

Quelques jours plus tard, les rouges et les torys-annexionnistes de Montréal, le prenaient pour leur candidat ; M. Holton, M. Young et le comité annexionniste, soulevaient les fonds nécessaires, et M. Dorion allait d'un pas sûr se porter à la tête de l'opposition Bas-Canadienne. Il n'est que juste de dire que si on l'eût prié d'aller remplacer pour quelque temps le Président des États-Unis ou l'Empereur des Français, il l'eût fait sans plus d'hésitation et avec le même air de modestie apprêtée.

Le successeur de M. Papineau peut avoir 34 ans. Il a de l'éducation et des talents ordinaires servis par beaucoup de travail.

Son physique n'est pas avantageux. Il y a dans toute sa personne et même dans sa conformation phrénologique, quelque chose de grêle, de mesquin, d'étroit, d'inachevé, qui contraste singulièrement avec la démocratie à tous crins, et le progrès au pas de charge dont on a voulu le faire le premier champion. On n'est pas étonné en voyant qu'il n'a pu supporter le poids de l'ancien bagage de son parti et qu'il se soit contenté de détacher du fagot républicain, pour les présenter comme deux merveilles à l'univers étonné, les deux chétives mesures des juges de paix électifs et des parlements annuels.

La physionomie de M. Dorion est empreinte d'une teinte mélancolique qui n'est pas sans quelque charme lorsqu'elle est à repos, mais qui disparaît lorsqu'il parle, dans les nombreuses contractions des muscles qui se crispent alors sous sa peau bilieuse. Il pourrait se faire que des études opiniâtres aient ainsi profondément labouré son visage ; d'autres pourraient y voir le travail de l'ambition et de la jalousie longtemps comprimées.

Je ne crois pas que M. Dorion ait jamais rien écrit, pas même le manifeste annexionniste ; mais il parle facilement, longuement et sur toutes sortes de sujets. Il ne manque pas d'attirer l'attention par cette qualité que les Anglais appellent *earnestness* ; mais il n'a ni dans les idées, ni dans le langage, ni dans la voix, ni dans le geste, ni dans le cœur, rien de ce qui constitue l'orateur véritable. Il précipite ses phrases avec une certaine élasticité monotone, dont il manque la cadence par une oscillation continuelle de sa petite personne sur ses jambes grêles, à la manière de ces figures à ressort que l'on voit sortir à l'improviste d'une tabatière. Il n'a guère de méthode, et revient volontiers sur ce qu'il a déjà dit, tout en s'efforçant de dire autre chose. Cela joint à l'uniformité de son débit, fait que l'on ne sait point où il s'arrêtera, ni même s'il a l'intention de jamais en finir.

Les grandes idées, les répliques vigoureuses, les chaleureuses paroles ont passé loin de ses lèvres ; mais les petits faits les citations qui visent à l'érudition, les arguments propres à faire triompher un mur mitoyen ou un cours d'eau ne lui font jamais défaut. Il aime à étaler des connaissances historiques ou constitutionnelles fraîchement acquises, mais pas encore assez digérées pour l'empêcher de commettre de lourds quiproquos. A différentes reprises, il a été interrompu par un adversaire qui lui disait : " Mais la chose ne s'est pas ainsi passée ; en voici la preuve " Il répond alors qu'il a cru comprendre le contraire, que ses voisins, les deux hommes du monde les plus véridiques et les plus sincères, M. McKenzie et l'ex-Orateur McDonald, sont sous la même impression, et il pousse son argumentation du fait, comme s'il n'eût pas été interrompu, comme si son avancé n'était pas controuvé.

Bien que M. Dorion soit, et surtout désire être homme à bonnes manières, homme du monde, il n'a pas toujours en chambre le sentiment de ce qui convient. Par exemple, dans une discussion récente, tandis que M. Hincks lisait une lettre de M. Baldwin, M. Dorion se lève et dit : l'honorable membre sans doute sera tenu de produire sa propre lettre qui a provoqué la réponse de M. Baldwin.— Pourquoi cela, demande M. Hincks étonné ?— Parce que vous avez bien pu lui faire un faux exposé des faits, répond avec persistance le député de Montréal.— Une telle sortie fit tomber les bras ou hausser les épaules de tous ceux qui savent un peu ce qu'est M. Baldwin, et surtout de ceux qui l'ont vu remplir bien autrement le rôle de chef d'opposition.

M. Dorion avise moins au choix de ses idées qu'au succès de celles qu'il adopte. Il nous dira, par exemple, que ce que veut la démocratie et son parti, c'est l'élection des juges de paix. Il ne cherchera pas à vous prouver que cela est bon, ou du moins, moins méchant que ce que nous avons ; il ne répondra pas à l'objection qu'on lui fera que lorsqu'un comité peut bien élire un Darche ou un Guévremont pour représentant, une paroisse pourrait bien élire un Pierre Blanchette pour juge de paix ; oh non ! mais il vous dira que le peuple veut ce qu'il veut, que lui, M. Dorion finira par l'emporter, que les ministres seront battus et que la démocratie rouge est une, indissoluble, éternelle, omnisciente et omnipotente à toujours et à jamais ; et MM. Valois, Jobin, Darche, Prévost et Guévremont de crier comme Poiseau de la folie :

“ C'est cela, j'y vois comme en plein jour.”

M. Dorion paraît craindre avant tout que l'on ignore ou que l'on oublie qu'il y a dans la chambre un parti démocratique et que c'est lui qui en est le chef. Il ne manque jamais une occasion, comme dirait M. Cauchon, de *s'affirmer*. Lorsqu'il ne diffère pas d'avec les ministres sur une mesure quelconque, il leur signifie son consentement en bonne forme, afin qu'il soit constaté qu'ils ne procèdent qu'avec sa permission. Rien ne se peut faire dans la chambre sans qu'il intervienne d'une manière ou d'une autre. Si un membre présente une requête ou introduit un bill, M. Dorion se lève, lui demande où il en veut venir et le catéchisme du haut en bas. S'il laisse allumer les becs de gaz à l'heure convenue, sans déclarer expressément qu'il n'y a pas d'objection, c'est sans doute qu'il a là-dessus, comme en d'autres points plus importants, quelque entendement secret avec l'impartial M. Sicotte.

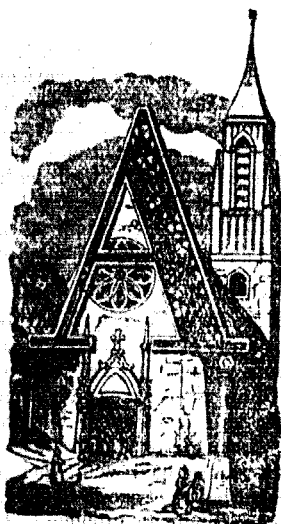
On me demandera peut-être avant d'en finir à quel but M. Dorion conduit son parti, ou comme il dit *mon parti*. Je serai bien empêché de répondre tant qu'il n'aura pas accouché d'autre chose que des parlements annuels. Tout ce que l'on peut dire sur le programme caché de la Montagne, c'est *fiat lux!* Mais ce que je vous dirai plus facilement, c'est que *mon parti* ne pourra jamais être déclaré satisfait, tant que M. Dorion n'aura pas été fait procureur-général, et qu'alors, si tout le monde veut dire comme lui, la démocratie rouge . . . ma foi, sera bleue!

M. Dorion est trop intimentement et trop exclusivement avocat pour qu'il en soit autrement.

## II.

### M. PAPIN.

Well roared lion!  
SHAKESPEAR.



VANT que de partir pour Québec, les chefs démocrates se sont distribués les rôles qu'ils allaient jouer. Comme vous avez pu le voir *consigné* au *Moniteur*, il a été résolu d'une voix unanime que M. Papin serait le Danton de la Montagne.

M. Papin a dû ce choix à sa haute taille, à sa grosse voix, et à ses larges épaules. C'est toujours lui que l'on voit et que l'on entend le premier. Il possède un beau physique et n'ignore pas cet avantage qu'il fait valoir par une démarche altière et des allures de mousquetaire. Sa voix est puissante et elle serait belle s'il ne la faisait pas quelquefois sourde en essayant de la rendre solennelle.

M. Papin écrit peu, me dit-on, et il parle comme tout le monde qui se mêle de parler, sans tomber beaucoup, ni s'élever très-fort. Il vise quelquefois au bel esprit et ne réussit pas dans ce genre, ni dans ses discours, ni dans ses interruptions qu'il rend fréquentes. Il a été un peu gâté par les journaux de son parti et il semble croire que sa personne, sa voix, et surtout la harpe qu'il porte comme Eugène Sue et M. John Young, doivent faire sur ses adversaires l'effet

de la tête de Méduse sans qu'il lui soit nécessaire de songer à ce qu'il dit et comment il le dit.

Plusieurs orateurs dans leurs clubs, à l'Institut Canadien de Montréal et, je suppose, dans des exercices d'éloquence à la maison, s'étaient formé un vocabulaire de certains mots et de certaines phrases comme par exemple, "*possédant* (eux) *ou ne possédant pas* (leurs adversaires) cette indépendance de caractère," ou bien "en élevant ma voix dans cette enceinte," ou encore "un gouvernement corrupteur et corrompu" et cette autre phrase "en présence de la chambre et en présence du pays." Ces joyaux oratoires dont tous les membres du parti ornent leurs discours forment pour bien dire, le fonds de ceux de M. Papin. Si ce n'était que de l'embaras d'y substituer autre chose, il les abandonnerait cependant, car on l'a averti charitablement que M. Marchildon avait eu l'avantage d'inaugurer ces phrases dans la dernière session, les ayant, lui, entendues dans les assemblées publiques ou apprises par cœur dans les colonnes du défunt *Avenir*.

M. Masson a pris la liberté de demander à M. Papin combien il avait mangé de pain bénit et bu d'eau bénite pour entrer en chambre. La question n'était pas il faut l'avouer, strictement parlementaire, et M. Sicotte qui veille avec la plus grande sollicitude à ce que l'on observe la civilité puérile et honnête à l'égard de la Montagne, rappela le représentant de Soulange à l'ordre.

Il est fâcheux cependant que M. Papin ne daigne pas expliquer "*en présence de la Chambre et du pays*," à quelles conditions il s'est fait élire. Il a été bruit dans le temps sinon de pain bénit et d'eau bénite, du moins de certains éloges adressées à M. Morin et à M. Lafontaine, d'expressions *bienveillantes* envers le clergé et les institutions catholiques, d'une promesse solennelle qui a dû flatter sensiblement notre Souveraine légitime, de ne pas travailler à lui enlever cette partie de ses domaines d'ici à quatre ans, ce qui, joint au serment que M. Papin et ses collègues ont prêté sans aucune réserve mentale, et à la victoire dernièrement remportée sur les Russes, doit contribuer puissamment à la sécurité de l'empire Britannique.

Le clergé n'a peut-être pas cependant autant de motifs de confiance que peut en avoir le cabinet de St. James. Les engagements que M. Papin a pris à l'égard de nos institutions n'étaient pas, à ce qu'il paraît, pour toute la durée du parlement ; car déjà, avec trois autres démocrates il a voté de compagnie avec M. Brown sur l'incorporation du collège Masson.

Le député de l'Assomption est au reste un bon enfant ; sa figure a même une expression assez joviale lorsqu'il ne veut pas la rendre terrible, lorsqu'il oublie que c'est lui qui fait Danton. S'il a beaucoup de la grossièreté, il n'a assurément rien du génie ni de la férocité du célèbre conventionnel. Ses discours n'ébranlent bien profondément ni le trône, ni l'autel, ni quoique ce soit, et tout ce qui reste dans l'esprit lorsque sa grosse voix a cessé de se faire entendre c'est *vox, vox et præterea nihil*.



## M. PREVOST.

Non hic, sed Barabas

**M**ONSIEUR Prévost est notaire, et qui plus est banquier dans son village. Terrebonne est sa patrie. A coup sûr, M. Prévost n'a voyagé ni dans le monde physique, ni dans monde intellectuel ; il a pour le coin de terre qui l'a vu naître un amour de bucolique. Il lui importe peu que ce soit avec ou sans indemnité que les seigneurs soient dépossédés, que Sébastopol résiste ou soit démantelé, pourvu que le greffier de la cour de Terrebonne ait été nommé *en conformité des résolutions* passées par l'assemblée du quinze ou du vingt d'un mois quelconque, dans une année quelconque, dans la salle publique du village de Terrebonne, dans la paroisse de Terrebonne, dans le comté de Terrebonne.

M. Prévost est un homme de nerf. Il en a tant qu'il en est tourmenté ; il s'agite continuellement, et pendant son discours sur l'adresse, vous eussiez entendu craquer ses jointures comme celles de Pierre-le-Cruel d'Espagne. Sa figure est pâle, maigre et rendue plus sinistre encore par d'énormes favoris noirs. Il ne dit pas ses phrases, il les éternue. Sa voix est forte, stridente et saccadée, et si son argumentation avait la moitié du formidable de l'appareil qui sert de véhicule aux récriminations du comté de Terrebonne, M. Prévost aurait déjà démoli autant de ministères qu'il y a de Rouges en chambre. Lorsqu'il éclatait en reproches contre le gouvernement, dans son discours sur l'adresse, M. McKenzie et M. Brown regrettaient de toute leur âme de ne pas comprendre le français afin de pouvoir faire connaître au Haut-Canada toutes les iniquités que M. Morin avait commises. Ils ne se doutaient point que tant d'éloquence était dépensée au sujet de la cour de circuit, de la cour des commissaires, du bureau d'enregistrement et du bureau de poste de Terrebonne.

Nous ne voulons pas alarmer inutilement les démocrates qui ont élu M. Prévost ; mais nous devons dire que, depuis quelque temps, il fréquente assez assidument les banquettes ministérielles. On l'a vu même souvent parler à M. Morin qui, suffisamment vengé par sa présence, n'a pas l'air à lui en vouloir. O vertu, ô patriotisme, ô honneur politique, ô *sainte indépendance de caractère*, que deviendriez-vous, où vous réfugieriez-vous si *en présence de la chambre et du pays*, le vertueux citoyen Prévost allait se laisser corrompre par le traître Morin ?

Depuis son discours sur l'adresse, M. Prévost, qui avait fait "son éducation politique à l'école des Papineau, des LaFontaine et des Morin" (sic) qui de plus avait appris à aimer son pays dans les 92 résolutions et dans le manifeste de la réforme" (sic) M. Prévost "qui est pour le système électif appliqué à toutes choses" et qui a précisément donné lui-même à ce système le plus vigoureux soufflet qu'il ait jamais reçu ; M. Prévost n'a plus repris la parole.

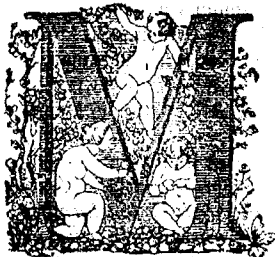
Ses amis espèrent qu'il persévéra et ils assurent qu'il attend le papier *d'immortelle* afin d'écrire pour la postérité.



## M. DORION D'ARTHABASKA.

“Ils étaient un million de diablottins à me marteler la cervelle.”

ALFRED DE VIGNY.



MONSIEUR Jean Baptiste Eric Dorion, ce n'est pas le diable . . . , le diable du moins tel que le fait Milton. C'est plutôt un diablottin des contes fantastiques, comme celui, par exemple, qui venait enlever la perruque du Docteur McGregor. Mis à côté de M. Papin, c'est physiquement le contraste le plus frappant que l'on puisse voir. Il semble que ceux qui ont envoyé les Rouges en chambre aient voulu former une collection anthropologique complète du nain au géant et de l'Antinoüs au Satyre.

Jamais ébauche de caricaturiste n'a fait plus mal à voir. Un crâne de vieillard sur un visage et un corps d'enfant, des yeux hors de tête, une bouche fendue à l'excès, des lèvres minces et contractées laissant échapper une voix stridente, nazillarde et cassée, voilà celui que ses amis eux-mêmes ont consenti à classer à part, en l'appelant comme tout le monde : l'*Enfant Terrible* ! Nouveau genre à inscrire dans les catalogues—comment dirons-nous ? *Infans terribilis borealis* ou *Canadensis*, ou *Arthabacensis* ? Que les naturalistes s'en tirent de leur mieux, pour moi, je ne me sens pas de force à lui mettre une étiquette.

Si encore il riait méchamment comme les diablottins de Saint-Antoine ou comme M. McKenzie ; mais non, il est d'un sérieux de glace. Il y a du lugubre dans tout ce qu'il fait ou dit. La lanterne et la guillotine qui sont indubitablement au fond de sa pensée, se trahissent à la surface. Il dégoise, il injurie, il soupçonne, il suppose, il accuse, sans se fâcher, sans s'émouvoir, sans se déranger ; d'une activité fébrile et malade, aux dehors calmes, il pousse tout devant lui avec l'aveuglement et la résignation de la fatalité. Il ose aborder toutes les questions, s'attaquer à tout ce qui soutient l'ordre social, avec une audace qui contraste avec l'exiguïté de sa personne et le timbre de sa voix, au point que l'on éprouve en l'entendant une sensation pénible et indéfinissable. On ne saurait mieux le comparer qu'à celle que doivent causer en mer les grignottements de la vermine, qui ronge les flancs de notre navire.

Dès la première séance de la session, il donna la mesure de ce qu'il peut dire et faire en déclarant sans sourcilier que le parti démocratique se respectait trop pour aller dans les conciliabules des ministres se souiller à leur contact. Une telle expression adressée à M. Morin et à ses collègues produisit une sensation profonde de dégoût qui fut partagée par plusieurs *montagnards*, et ne fut dissipée que par un long et franc éclat de rire parti de la galerie.

Quand à M. Dorion lui-même, nous l'avons dit, il ne rit jamais et reste parfaitement impassible. Seulement, dans les longues séances de la chambre, après-midi et nuit, on entend quelquefois une petite voix glapissante qui crie ou plutôt qui chante sur un mode élevé et plaintif : *Écoutez ! Écoutez !* Que la démocratie nous pardonne ce qu'il peut y avoir de trop féodal dans la comparaison, mais on dirait la voix lugubre de la Chouette descendant dans le silence de la nuit des hautes tours de quelque château en ruines. Eh bien ! c'est le cri de l'enfant terrible ! *Infans terribilis borealis, sive glacialis, sive Canadensis, sive Arthabacensis* !

La même voix se fit aussi entendre lorsque M. Turcotte reprocha à la Montagne d'avoir abandonné l'annexion. Elle chanta *ça viendra, ça viendra!* sur le ton du *ça ira* de la première république ou plutôt sur celui des *lampions* de la dernière.

Toute besogne odieuse revient de droit à l'Enfant Terrible. Ce ne fut ni son frère, le chef orthodoxe du parti, ni M. Papin qui fait généralement les fonctions de tambour-major, ce fut lui que l'on chargea de l'exécution sommaire . . . . . de Thimothée Brodeur. De l'air et du ton qu'il y allait, il était évidemment prêt à purifier la chambre comme il l'a dit et à chasser d'urgence et sans désemparer tout le parti ministériel.

Le vocabulaire ou plutôt le *phrasier* de la Montagne tout entier fut mis à contribution dans cette séance par M. Dorion d'Arthabaska.

M. Brodeur que le comté de Bagot avait élu unanimement et qu'il vient de réélire, malgré tous les efforts du parti rouge et des amis de M. Sicotte, malgré toute l'influence personnelle de M. Dessaulles; M. Brodeur "*souillait la chambre par sa présence.*"—"c'était un *attentat* à la majorité de la *représentation nationale*"—"la *volonté du peuple* n'était plus *souveraine*"—"un *intrus usurpait* les nobles attributs de la représentation"—"il y avait eu connivence entre lui et un *gouvernement corrompteur et corrompu*"—"un *salarié du pouvoir* avait *osé s'asseoir sur les sièges réservés pour les élus du peuple*"—"il fallait *purger* la chambre au plus vite de ceux qui la *souillaient* par leur présence" et que sais-je encore moi! Mais au milieu de tout ce fatras pseudo-patriotique, il y avait bien une petite contradiction. La nullité invoquée reposait surtout sur ce que M. Brodeur aurait pu, à la rigueur, étant officier-rapporteur, s'élire lui-même et sans le consentement des électeurs. Or M. Dorion, dans son zèle, alla jusqu'à déclarer que M. Brodeur avait été envoyé par le comté de Bagot pour faire de l'opposition au gouvernement et pour soutenir les idées démocratiques, mais que redoutant le résultat d'une contestation, il avait trahi son mandat en votant pour M. Cartier comme orateur. S'il avait été *envoyé* dans un but quelconque, il n'était donc pas venu de lui-même; s'il avait un *mandat* à trahir, il était donc un *mandataire*; on le savait et l'on voulait profiter d'une erreur pour exercer une vengeance politique. Cet inévitable dilemme créé par son propre cynisme n'arrêta point M. Dorion. C'est partie de son système et de celui de son frère de tenir pour non avenu l'argument auquel ils ne peuvent répondre. Ils ne combattent pas un syllogisme; pour formidable qu'il soit, ils sautent par-dessus à pieds joints. La recette est commode surtout lorsqu'il s'agit d'éclairer la religion d'un Prévost, d'un Darche ou d'un Guévremont.

M. Dorion a été éditeur de gazette comme M. Brown, M. McKenzie et M. Ferres, et si l'on en juge par ces échantillons, il semble que la conscience d'un homme gagne une peau épaisse à ce métier. L'*Avenir* a été deux fois tué sous lui, et après sa deuxième déconvenue, l'Enfant Terrible s'en fut fonder un village qu'il appela du nom d'*Avenirville*.

Le pays respira. L'activité et l'énergie incontestables de M. Dorion allaient être employées à quelque chose d'utile ou au moins d'innocent. Tout ce dont la société était menacée au pis-aller, c'était de voir éclore dans les bois francs, au fond de nos forêts séculaires une fourmillière de petits hommes faits à l'image de l'Enfant Terrible, pratiquant entr'eux les vertus démocratiques, et sociales et manifestant dans leurs petits cœurs les shires et les tyrans.

Mais les soins d'un fondateur de colonie ne pouvaient suffire à notre héros, le grand œuvre de niveler et de *purger* la société convenant beaucoup mieux à son génie; il est donc rentré dans la politique à la première occasion. On assure ce-

pendant que quelques-uns des moyens qu'il a adoptés pour se faire ouvrir les portes de la chambre seraient honneur à une administration corrompue et corrompue, et certains électeurs de son comté en sont tellement persuadés qu'ils ont osé contester son élection. C'est sans doute la sécurité d'une bonne conscience qui l'engage à parler sans cesse de purger la chambre des intrus. Une petite circonstance contribue peut-être aussi à augmenter la paix de son cœur à cet égard. M. Sicotte, par pure inadvertance, avait placé le nom de son frère, M. Dorion de Montréal, sur le comité général des élections. Il n'est que juste de dire qu'aussitôt qu'il vit la chambre se prononcer contre une aussi flagrante violation de toute décence, le frère déclara qu'il n'avait pas d'objection à ce que son nom fut retranché ; et M. Sicotte, qui ignore tout ce qui concerne les élections contestées en général et celles des Rouges en particulier, M. Sicotte dit tout uniment qu'il n'avait pas fait attention à cette circonstance. Le hasard cependant a encore voulu que M. Sicotte ait nommé à la place de M. Dorion de Montréal l'autre chef de l'opposition, M. Sanfield McDonald, et l'expérience consommée, la dextérité reconnue, la vertueuse délicatesse de l'ex-orateur font que la bonne cause, loin d'avoir perdu, a même gagné au change.

On aurait tort de croire que l'Enfant Terrible rendu en chambre ait oublié sa colonie d'*Avenirville*. Il n'a pas présenté et fait imprimer moins d'une douzaine de requêtes, demandant les unes un pont, les autres un chemin, celle-ci un turnpike, celles-là une augmentation de représentation, et toutes adressées, *aux citoyens représentants du peuple*, par les *citoyens électeurs de Drummond et d'Arthabaska*. Il est à présumer qu'un duplicata aura été envoyé au *citoyen Bruce administrant les affaires en Canada pour et au nom de la république démocratique une et indivisible*.

Il n'y aurait qu'un inconvénient à ce que la chambre votât tout ce que M. Dorion demande pour ses comtés ! C'est qu'il ne resterait peut-être dans ce malheureux coffre, où nos ministres, vous le savez, puisent hélas depuis si longtemps pour eux-mêmes, il n'y resterait peut-être pas de quoi faire imprimer les pétitions du *citoyen Pierre Blanchette* !

Or, je tiens à ce qu'on n'entrave pas les destinées du *citoyen Pierre Blanchette*. Le *citoyen P. Blanchette* a une carrière à fournir ; qu'on le laisse donc faire. C'est lui qui devra conduire un jour la nouvelle phalange de la démocratie écarlate, qui poussera l'épée dans les reins de la démocratie rouge arrivée au pouvoir ; c'est lui qui dénoncera comme des traîtres et des renégats le procureur-général Dorion, et le commissaire des terres Papin ; c'est lui qui, aidé des Darche, des Guévremont et des Marchildon d'alors appellera le peuple au banquet ineffable de la véritable fraternité, de la véritable égalité... sans culottes et peut être sans chemises. Dites-moi, cela ne vaudra-t-il pas la peine d'être vu ?



## M. DAoust, DE BEAUHARNAIS.

Belle Philis on désespère,  
Alors qu'on espère toujours.



MONSIEUR Daoust a le droit de figurer dans cette galerie immédiatement après l'Enfant Terrible. C'est lui qui en substituant le *Pays* à l'*Avenir* a sauvé la démocratie d'un naufrage complet.

De même que M. Dorion de Montréal n'est autre chose que son petit frère revêtu des formes de la civilisation, le *Pays* n'est autre chose que l'*Avenir* avec un masque.

M. Daoust lui-même est un grand, rude, vigoureux et pas très beau garçon qui ne laisse pas que de se faire aimer et estimer de ceux qui le connaissent.

En chambre il paraît croire que la prudence est la meilleure partie de la valeur, et surtout préférer les délices du comité de la pipe aux charmes oratoires de ses collègues de la Montagne. Il est vrai qu'en sa qualité de journaliste, c'est lui qui, sur les notes de ces messieurs, est chargé d'arranger, de corriger, de refaire et d'augmenter considérablement toutes ces

improvisations, et ce ne serait pas être charitable que de ne pas sympathiser avec son dégoût.

M. Daoust, la plume en main, malgré beaucoup d'outrecuidance et de rudesse, a généralement montré plus de tact et de bon sens que la démocratie n'a coutume d'en admettre. C'est pour cela sans doute qu'il ne se lance pas dans les débats avec la même ardeur que quelques autres.

Il a porté la soutane et semble tenir par ses allures à effacer tout vestige de son ancien état. Il y réussira encore mieux s'il continue à voter avec M. Brown, M. Papiu et les Dorion, contre nos corporations religieuses.

Depuis qu'il est en chambre, il a prononcé un seul discours dans lequel il a répété assez nonchalamment ce que les chefs avaient dit, et il s'est informé si l'on allait abolir le droit d'appel au conseil privé.

De la part d'un homme qui, dans le *Pays*, depuis plus de deux ans, désigne tous nos ministres comme des incapables et des imbéciles, qui se plaint sans cesse de ce que rien ne se fait et de ce que rien n'avance, le véritable pays est en droit d'attendre quelque chose de plus, et il attend patiemment comme un brave homme de pays qu'il est.



VI.

**M. DUFRESNE.**

“Que dire ? Que penser ?”  
M. VIGER.



INQUANTE et quelques années, du moins en apparence, grosse tête, plus large derrière que devant, regard incertain, physionomie débonnaire, démarche à l'avant, voix forte et ronflante, tel est M. Dufresne et tel n'était pas sans doute le marquis de Montcalm dont il a le premier l'honneur de porter le nom dans notre législation.

M. Dufresne n'est pas aussi boéotien qu'il en a l'air. Il parle en français et en anglais beaucoup mieux que M. Marchildon, mieux que M. Prévost et presque aussi bien que M. Papin, ce qui étonnera fort ce dernier. C'est un honnête homme et un homme de bon sens fourvoyé.

Malgré cela, nous ne pouvons le laisser passer avec le signalement que lui donne le passeport du *Moniteur* ni admettre que ce soit “un jeune homme d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie, et d'une indépendance de caractère à toute épreuve.”

VII.

**M. LABERGE.**

Il faut bien que je les suive..... puisque je suis un de leurs chefs !  
SCRIBE.



ALUONS avec respect la seule étoile de première grandeur qu'il y ait dans toute la constellation !

M. Laberge est de très-petite taille, mais d'assez jolies formes, sa tête surtout est belle ; ses yeux ont une expression de douceur accompagnée de finesse, sa bouche a de la causticité. Chez lui, les facultés perceptives l'emportent de beaucoup sur les facultés discernantes comme on le voit de suite dans sa physionomie et sur son front proéminent à la base.

M. Laberge a véritablement “l'intelligence supérieure et l'éducation accomplie” que le *Moniteur* avait déclaré officiellement appartenir à tous les députés rouges. Il n'a peut-être pas au même degré “l'indépendance de caractère” qui forme le complément du signalement démocratique.

Il n'est guère possible de posséder une plus grande facilité d'élocution, et si une argumentation nerveuse et serrée manque presque toujours à ses discours, la période accomplie, heureuse et cicéronienne ne lui fait jamais défaut. Son geste a de la grâce, sa diction de la pureté, sa voix de l'harmonie. Autant M. Dorion de Montréal, ennui et fatigue avec ses arguties péremptoires et perpétuelles comme ses exceptions, autant M. Laberge plaît avec ses discours gentils et bien tournés. On le dit très-éloquent lorsqu'il se passionne, et cela doit être, car sa voix est sympathique ; mais en chambre il s'est borné jusqu'à présent à une sorte de persiflage élégant qui intéresse sans émouvoir. Sa figure favorite est l'antithèse ;

et chez lui, elle fixe quelquefois le jeu de mots, ce qui n'est pas du tout parlementaire, le genre parlementaire ayant été inventé par les Anglais qui se sont toujours abstenus d'avoir de l'esprit.

Il ne fait pas un usage immodéré des phrases sacramentelles. Il n'a parlé qu'une couple de fois d'un gouvernement corrompu et n'a pas ajouté qu'il était corrompteur ; il n'a encore rien dit de son indépendance de caractère, et n'a pas même l'air à se douter " qu'en élevant sa voix dans cette enceinte, il parle en présence de la chambre et en présence du pays."

Cet oubli des convenances, ce mépris des formes démocratiques n'ont pas peu contribué à le rendre suspect.

De plus, il nous a menacés de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de nos institutions. On vous exempterait, M. Laberge, de verser même la première, si vous vouliez seulement nous dire quelles sont *les vieilleries* auxquelles vous tenez si peu que de ne pas vouloir répandre pour elles une seule goutte de cette encre dont votre parti se montre si prodigue.

Avec la compagnie que vous tenez, une telle restriction ne laisse pas que d'être inquiétante. On désirerait aussi savoir, au premier moment de loisir que vous laissera votre grande mesure des juges de paix électifs, quelle est l'allonge que vous proposez de faire au programme démocratique. La chose est beaucoup plus grave qu'elle n'en a l'air et votre réponse sur le tout est attendue avec une anxiété qui n'est égulée que par l'estime que l'on a pour vous.

M. Laberge est un talent distingué ; ce n'est ni un prophète, ni un sphinx, ni une sybille, comme le donnent à entendre quelques ministériels malicieux afin d'aiguïser la jalousie de ses collègues de la Montagne ; mais tel qu'il est, il peut bien inspirer des craintes sérieuses aux ambitieux du parti. Aussi s'efforcent-ils de proclamer qu'il est un homme d'imagination, un caractère original et paresseux, un littérateur, un poète, ce qui est une manière comme une autre de commencer à insinuer qu'un homme n'est bon à rien.

En comparant le député d'Iberville à la plupart de ceux qui l'environnent, on se demande comment il est venu là ? Hélas, comme a dit Virgile, de combien d'erreurs n'est pas capable un jeune homme tourmenté par un amour impitoyable... *Quid juvenis...?*

C'est cette belle divinité terrestre qui s'appelle la louange qui a séduit le cœur de M. Laberge ; c'est elle qui lui a inspiré une de ces passions effrénées que toutes les orations démocratiques auront bien de la peine à satisfaire, car il est homme à en reconnaître tôt ou tard, si ce n'est déjà, tout le néant, à sentir toute la fadeur de l'encens grossier que l'on brûle dans les colonnes du *Pays* et du *Moniteur*.

M. Laberge sortait du collége. Il avait caressé comme tous les jeunes cœurs ce fantôme du républicanisme à la façon de Rome et de Lacédémone, personnifié par les Scævola, les Coclès et les Léonidas. Entré dans le monde, il s'aperçut bientôt que de se faire crever un œil était de nos jours un triste moyen d'arriver à la postérité, qu'il n'y avait pas souvent de Thermopyles à défendre, qu'enfin de se brûler la main sur le brasier d'un bivouac était commettre une action susceptible de demeurer inconnue. Il regardait inquiet autour de lui ; on s'en aperçut, on l'entoura et on lui dit : il faut parler et écrire le bavardage des clubs et le verbiage du journalisme : voilà les Thermopyles d'aujourd'hui ! Vous serez tenu de nous faire des éloges ; mais en revanche, nous vous encenserons de notre mieux. La nouvelle école que l'on fondait s'appuyait sur deux principes immuables : dire tout le bien possible de ses amis, et tout le mal même impossible de ses adversaires.

Enfin le jeune homme avait besoin d'action, d'expansion, d'un peu de fumée : il fallait choisir entre la voie ordinaire battue par tout le monde, ou se lancer dans une voie nouvelle et inconnue : le premier parti était le plus sage, le second le plus brillant. L'imagination déjà grande et forte l'emporta sur la sagesse qui ne faisait que de naître.

C'est ce qui explique pourquoi M. Laberge abreuvé aux sources rafraichissantes du catholicisme, se laisse emporter par les éloges de ces feuilles vénéneuses, le *Semur*, le *Monteur* et le *Cultivateur* ; pourquoi lui, honnête et généreux, souffre qu'en parlant de l'abolition des dîmes, on flatte les plus sordides cupidités ; pourquoi instruit et intelligent, il se laisse imposer des billevesées comme les juges de paix électifs et les parlemens annuels. Ce n'est pas qu'il veuille se faire un marche-pied de toutes ces choses pour devenir procureur-général, il abandonne cela volontiers au chef suprême, mais c'est qu'il tient à honneur de jouer son rôle jusqu'au bout, et comme on lui a assuré qu'il était un des chefs, il se dit à lui-même comme le personnage de Scribe : il faut bien que je les suive !

Ira-t-il loin, me demandez-vous ? Mais sans doute ! Est-ce que l'on sait où l'on s'arrête, lors qu'on a pour vous guider en avant l'Enfant Terrible, et par derrière pour vous pousser, le citoyen Pierre Blanchette !

## VIII.

### MM. BOURASSA, DARCHE ET GUEVREMONT.

“ Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède.”  
LAMENNAIS.



A nébuleuse que voici et qui est supposée se composer de trois étoiles d'une infiniment petite grandeur, mérite une attention toute spéciale. La découverte qui vient d'en être faite est un signe des temps.

Depuis des années que l'on prêche au peuple souverain qu'il est infallible, omnipotent et omniscient, il lui est survenu qu'il pourrait bien se passer de ceux-là mêmes qui lui ont enseigné ces belles choses. Il s'est donc mis dans quelques comtés à choisir ses représentants,

comme il élit souvent des commissaires d'école, et comme il élira bientôt des juges de paix ; c'est-à-dire en raison directe des masses et en raison inverse des connaissances.

M. Marchildon a été le premier signe des temps.

Comète à l'orbite fantastique, lancée dans une course furibonde en dehors de toutes les sphères de la raison humaine, cet astre, quoiqu'il soit rouge, ne peut être rattaché à aucun système et ne saurait faire partie de la Pléiade. D'ailleurs nous aurions peine à le suivre dans ses furieux écarts.

Il n'en est pas de même de notre nébuleuse qui a toute l'immobilité des étoiles fixes.

M. Bourassa est bien le type de l'inflexibilité démocratique. Rien ne remue, rien ne change, rien ne s'agit sur cette figure carrée qui pourrait être facilement reproduite par quatre coups de ciseau donnés sur le premier bloc venu. Depuis le commencement de la session, il est silencieusement assis à côté de M. Darche.

Celui-ci du moins a quelque chose de pittoresque. Une chevelure qui paraît avoir horreur du peigne comme d'un instrument de tyrannie, un costume ultra-

démocratique, une physionomie dure, ramassée et comme se morfondant dans un continuel mécontentement de tout le monde et de toutes choses ; voilà ce qui distingue M. Darche de son voisin M. Bourassa.

C'est bien l'homme à qui l'on a persuadé que tout habit noir recouvre un aigrefin qui cherche à vivre à ses dépens ; que la caisse publique est livrée au pillage, que les curés s'engraissent des sueurs du peuple ; que les hommes de professions sont tous des voleurs ; que le peuple a un droit imprescriptible à ne payer jamais rien, et à se faire payer énormément cher pour toute espèce de chose ; que tous les hommes sont nés et doivent mourir égaux, et que la mesure de cette égalité, c'est lui-même M. Darche, au niveau de qui toutes choses doivent être ramenées ; enfin que s'il n'y prend pas garde, il sera bientôt vendu à l'encan comme un esclave ou comme une bête de somme pour satisfaire à la cupidité des ministres.

Aussi, malgré qu'il soit assis au milieu des plus vertueux Montagnards, il n'a pas encore l'air de se croire en sûreté, il tient son gilet de gros drap boutonné jusqu'au menton, garde ses poings fermés dans ses goussets, et jette de temps à autre sur tout ce qui l'environne un regard sournois et déliant.

C'est M. Darche qui présente et propose de faire imprimer les requêtes du citoyen Pierre Blanchette. La chambre s'est refusée à l'impression de celle qui demande l'abolition pure et simple du conseil législatif. La chambre a eu tort. Une requête du citoyen Pierre Blanchette avec commentaires par le citoyen Darche, méritait de passer à la postérité.

M. Darche est comme le citoyen Pierre Blanchette, pour l'abolition du conseil, pour l'abolition des rentes, pour l'abolition de toutes les taxes, pour l'abolition des dîmes, pour l'abolition des juges et des avocats, et en général pour l'abolition et la démolition de tout ce qui peut gêner qui que ce soit.

De plus, l'horreur que M. Marchildon professe pour les chemins de fer, M. Darche la reporte sur les traîneaux à patins, et les moments qu'il a pu dérober à son occupation favorite de coller des papiers pour les adresser aux électeurs de son comté et de tout le pays, il les a consacrés à préparer un projet de loi sur ce sujet. Je propose qu'on l'imprime à un million d'exemplaires et que l'on vote une tonne de colle à M. Darche pour qu'il le répande dans les cinq parties du monde.

Avis au beau sexe. M. Darche qui n'est pas jeune tant s'en faut est célibataire. Considère-t-il la moitié du genre humain comme un obstacle au bonheur de l'autre moitié ? Persuadé que l'on devra tôt ou tard abolir la famille, s'est-il abstenu prudemment de former des liens qu'il lui faudrait rompre ? Je ne saurais vous le dire au juste, mais rester célibataire dans nos campagnes où l'on se marie si jeune, où l'on ne sait trop que faire dans les longues soirées d'hiver, c'est quelque chose de significatif, voir même de sinistre.

Connaissez-vous M. Guévremont ? Pour moi, il me semble que je le connais avant que de le connaître, tant il y a de gens qui ont l'honneur de lui ressembler. M. Guévremont est un petit homme brun ou plutôt noir, que l'on est certain d'avoir rencontré de tout temps à tous les coins de rue. Lorsqu'il fut élu contre M. Gouin, l'un des héros du vingt juin, la Montagne s'est montrée grandement scandalisée. Depuis cependant qu'on lui a persuadé qu'il était démocrate (et certes personne plus que lui n'a droit de l'être.) on s'est persuadé à soi-même que l'ex-voyageur des pays d'en haut, n'était pas moins habile qu'un autre.

Quoiqu'on en ait dit dans le temps, M. Guévremont sait lire et écrire, sauf l'orthographe dont, à l'exemple de plusieurs Montagnards plus illustres, il ne soupçonne pas l'existence.

Maintenant je ne veux pas trop contester à la Montagne le droit qu'elle possède d'élever à ses propres frais un monument à ces trois hommes et à quelques autres :

Je n'y vois qu'une petite objection et je vais l'exposer le plus brièvement et le plus modestement possible.

Il n'y a pas cinquante Canadiens-Français parmi nos cent trente représentants. Ne serait-il pas bon de suppléer à la quantité par la qualité ? Malgré le bon sens tant vanté, et le patriotisme à toute épreuve de ces messieurs, n'y aurait-il pas moyen de les remplacer par quelque chose de plus brillant ? Il me semble, sauf meilleur avis, que situés comme nous le sommes, le moins nous élirons de Darche et de Marchildon, le mieux ce sera. Pour l'amour de Dieu, si nous ne pouvons nous entendre entre nous, tâchons du moins de nous faire respecter des autres origines.

IX.

M. BUREAU.

Nec pluribus impar.

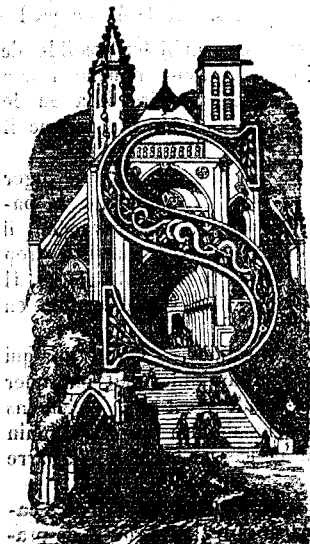
**M**ONSIEUR Bureau est un député comme il y en a beaucoup du côté ministériel, instruit, intelligent, laborieux. S'il avait pris son siège à droite, ce serait un *ventru* et un *incapable* : il l'a pris à gauche, c'est un *phœnix* ! Il est parent ou allié des Dorion ; c'est la seule chose qui puisse expliquer sa conduite.

X

M. VALOIS :

Son œil vert et rond, son nez croche, ses lèvres minces, son menton saillant, sa physionomie à la fois méchante et rusée lui rappelaient *la Chouette*.

EUGÈNE SUC.



L'Enfant Terrible à le cri de chouette, M. Valois en a la figure. Je remercie Eugène Sue de m'avoir épargné un portrait.

M. Valois est médecin et comme beaucoup d'Esculapes célèbres, il dédaigne le soin de sa personne. Il se rase tous les huit jours, ne se peigne pas aussi souvent et conserve sur ses habits des souvenirs frappants de tous les événements de la journée. A cela, il ajoute ce qui, dans un pareil cas, est un véritable luxe, l'habitude américaine, républicaine et très-visible au dehors de macérer du tabac dans sa bouche.

Je ne sais pas au juste quels sont les succès des docteurs, mais ce doit être une terrible apparition au chevet du lit d'un malade, et capable dans certains cas de produire une révulsion salutaire.

En chambre, il s'est rendu justice en se plaçant au quatrième rang. Il ne parle jamais, à moins qu'il ne s'agisse de médecine ou d'économie ; mais il gronde continuellement à part lui, d'une voix grinçante et grésillante qui irrite les nerfs de ses voisins. Son occupation favorite est d'essuy-

er sans cesse les verres de ses lunettes, qui n'en deviennent que plus opaques et l'on comprend aisément qu'il en soit ainsi.

Comme il est encore plus versé dans l'économie domestique que dans l'économie politique, on l'a placé à perpétuité sur le comité des contingens. Là il gratte, rogne, suppute et marchande sur tous les petits salaires et sur toutes les petites dépenses. Il est la terreur des clercs et des messagers. Il n'est coulant que sur un seul point, celui de l'indemnité que nos représentans se votent si royalement.

Un gouvernement tout-à-fait de son goût serait celui qui ne lui coûterait rien du tout et lui donnerait beaucoup d'argent. Montrez-lui cela et il dira bon soir à la démocratie. En attendant il y tient avec un acharnement d'autant plus grand qu'il la croit destinée à résoudre le problème que je viens d'indiquer.

## XI.

### M. JOBIN.

Le monde sera propre et net comme une écuelle,  
Et l'humanitarerie en fera sa gamelle.

POÈMES HUMANITAIRES.



INSI que M. Valois, M. Jobin est un représentant de 1851. Sa politique n'a pas été aussi uniforme que celle de l'inflexible patriote donc je viens de parler.

Lorsqu'il entra en chambre, il avait été annoncé comme *Rouge*. Il débuta par voter avec le gouvernement d'alors. Plus tard, il montra de ces velléités d'opposition qui classent un député dans l'insaisissable catégorie des *loose fishes*. A la fin du parle-

ment, il fit partie de la majorité bigarrée du vingt juin, sans qu'il fut possible de dire à quelle nuance il appartenait. Les élections nous l'ont ramené rouge écarlate; mais ceux qui le connaissent assurent qu'étant notaire, il a eu le soin de n'accepter les programmes de la démocratie avancée, (si programme il y a) que sous bénéfice d'inventaire.

Les motifs qui font agir M. Jobin sont difficiles à saisir, on ne peut juger de lui que par ses votes qu'il ne daigne jamais expliquer. Il ne prend la parole que sur des questions locales et de peu d'importance. En revanche, il sait imiter la voix de quelques députés, et dans les momens de tumulte trop fréquens où chacun fait son cri, il contrefait quelqu'un de ses collègues. Il réussit encore mieux dans l'imitation du chien, du chat et des quadrupèdes en général.

A ses talens d'agrément, il en joint d'autres plus solides. C'est lui qui rédige les résolutions et les projets de loi que M. Marchildon fait imprimer sous son nom. Il s'en acquitte si bien que tout le monde y est pris. A moins d'être dans le secret, on ne saurait s'imaginer que le député de Champlain n'est qu'un pseudonyme. (Je prie M. Marchildon de ne pas me traduire à la barre pour l'avoir appelé *pseudonyme*.)

Les Rouges ont une maison à eux, une espèce de phalanstère où l'on a ca-  
serné le gros du parti de crainte d'accident. Au plaisir que l'on y goûte de pra-  
tiquer en commun les vertus démocratiques et sociales, vient s'ajouter celui d'une

sécurité que l'on aurait point si tous les adeptes étaient disséminés dans la capitale dont la corruption ne le cède en rien à celle de Babylone : dans cet infâme Québec où l'on voit rôder sans cesse tant de lions rugissans qui, sous la forme des ministres ou de leurs affidés, ne cherchent qu'à surprendre et à dévorer les pauvres consciences républicaines.

C'est M. Jobin qui veille aux détails du ménage démocratique. Il a été élu *bonne* à l'unanimité, grâce à ses airs calins et au sourire stéréotypé sur sa figure. C'est lui qui pourvoit aux viles nécessités de ce monde tels que le boire et le manger, choses auxquelles ne saurait descendre le génie d'un Laberge ou d'un Papin.

C'est lui encore (ou c'est elle) qui, dans les momens de crise, berce sur ses genoux l'Enfant Terrible, prépare une potion calmante pour M. Prévost et donne, les jours de fête, un coup de poigne à M. Darche et un coup de brosse au docteur Valois.

Les divers travaux de M. Jobin ne sont pas de ceux qui font beaucoup de bruit au loin, et c'était un service à rendre aux citoyens électeurs du nouveau comté de Joliette que de leur apprendre ce que leur représentant fait à Québec.

XII.

MM. DEWITT, HOLTON ET GALT.

“ M. Rotschild est le roi des juifs, et le juif des rois.”



ES trois députés que voici sont les Rouges de la finance, et les financiers des Rouges.

La démocratie franco-canadienne n'est pas prêteuse ; comme la fourmi de la fable, c'est la son moindre défaut. En revanche, elle est, vous ne l'ignorez pas, incorruptible et infaillible : on ne saurait tout avoir à la fois. Cependant, si incorruptible et si infaillible que l'on soit, il est difficile de vivre d'incorruptibilité et d'infaillibilité même en y ajoutant l'air pur et salubre du Canada qui n'a pas pu suffire à nourrir le citoyen Lat-

te.

Ceux donc des adeptes qui s'étaient décidés à demeurer dans ce malheureux monde, qui n'a pas encore de juges de paix électifs ni de parlemens annuels, tout en parlant sans cesse d'emprunter à la race anglo-saxonne son énergie et son activité, lui empruntèrent réellement à la veille des élections, une certaine quantité de *dollars* et de *bank-notes*,

Il va sans dire que les richesses subitement acquises du parti ne furent pas employées comme celles d'un gouvernement corrompu, à corrompre le peuple ; elles servirent seulement dans quelques comtés à mettre en pratique le nouvel évangile humanitaire qui consiste à donner un peu à manger à ceux qui ont faim et beaucoup à boire à ceux qui ont soif. D'ailleurs, si tout le monde ne lit pas les journaux que la démocratie distribue gratuitement pour éclairer le peuple et le rendre meilleur, tout le monde au moins a visité les écoles, les hôpitaux, les salles d'asile qu'elle a fondées, afin de se populariser uniquement par des œuvres philanthropiques. Rassurés sur l'emploi de ses fonds, mes lecteurs n'exigent pas que je leur dise à quelles conditions elle les a obtenus ; le portrait de ses banquiers suffira, j'espère.

Démocratie rouge, mamie, dis-moi *qui te paie*, et je te dirai qui tu es !

M. DeWitt est un patriote d'avant trente-sept. Il a de nouveau fait partie de la chambre depuis l'Union, a marché avec M. LaFontaine et s'est passé de la démocratie tant qu'elle n'a pas été inventée.

Lorsqu'il parlait, M. deWitt le faisait d'une voix vibrante, inégale et criarde qui rappelait par ses accents toute la mélodie du *Yankee doodle*. Cela arrivait rarement, car il se contentait de dire à voix basse à son voisin les discours qui avortaient presque toujours sur ses lèvres. On croit devoir se permettre de faire observer (comme écrivait son contemporain, M. Viger) que le métier de voisin de M. DeWitt n'était pas précisément récréatif.

Comme il a contribué largement à l'élection de plusieurs Rouges, il n'est pas surprenant qu'il se soit fait réélire lui-même ; il ne lui en coûtait pas plus tandis qu'il y était.

Il est à peu près le même qu'autrefois, sauf la démocratie qu'il n'a encore manifestée que par ses votes et par sa barbe. Comme celles du Thomas Payne Canadien, et du vénérable M. DeBoucherville, cette barbe est blanche, et elle aurait tort d'être noire, car M. DeWitt est un de ces brillans jeunes gens de la Montagne qui dépassent la soixantaine.

Je serai quitte envers lui quand j'aurai dit qu'il s'intéresse vivement au sort des Canadiens-français dans ce monde-ci et dans l'autre, préside régulièrement à l'Assemblée annuelle de la Société protestante fondée pour leur conversion, et présente à la chambre un projet de loi destiné à faire une corporation de l'apôtre Normandeau, son épouse et quelques autres, *pour des fins évangéliques*.

M. Luther Holton a la physionomie du renard, mais du renard qui a l'esprit de faire bonne chère. Il est d'une grande et forte taille et parle d'une voix lente, composée et presque miellense qui contraste avec sa robuste personne.

Il est difficile de dire s'il est plus financier que républicain, ou plus républicain que financier.

Si on eût voulu le récompenser de ses sermons contre la corruption du ministère précédent, il n'aurait pas dit comme le renard prêcheur après son exhortation anti-carnivore... Sire, quelques dindons ; mais bien... *quelques débentures !*

La démocratie a l'air de croire que M. Holton et ses amis qui font beaucoup d'argent avec le *Grand Tronc*, en dépensent une partie uniquement pour ses beaux yeux et afin d'introniser pour toujours et à jamais l'équité, la bonne foi, l'égalité, la fraternité et toutes les vertus de l'âge d'or. La démocratie se trompe, ou ce qui est plus vraisemblable, elle fait semblant de se tromper. La législation du parlement précédent a surabondamment prouvé, au chapitre des chemins de fer,

Qu'il est avec Holton des accommodements.

À la dernière élection, il fut longtemps considéré comme candidat ministériel ; mais c'était sans doute une imposture du pouvoir, car personne ne fut plus empressé, ni plus aigre que lui à condamner, voire même à stigmatiser, les prétendues spéculations de son ami intime M. Hincks.

M. Holton en chambre a pour les Rouges, les airs complaisans et protecteurs d'un Mécène. Il écoute surtout, avec un sourire indéfinissable, ceux d'entre eux (et ils sont rares, je l'avoue) qui s'avisent de parler religion ou nationalité. Il a une foi invincible dans ses idées, qui sont celles de M. Brown entendues avec plus de finesse, de calme et de modération. Il se contente pour le moment de la division qui s'est opérée dans nos rangs, et en calcule les résultats avec un flegme tout mercantile.

M. DeWitt est presbytérien. M. Holton est unitairien. M. Galt est utilitaire et ils sont tous démocrates dans ce sens-ci que, si on veut leur permettre de faire table rase des fondations et des institutions catholiques, ils s'empresseront de faire subir le même sort à celles de leurs religieux qui n'ont rien.

Je ne voudrais pas abuser des fables du bon Lafontaine à l'endroit des renards et de M. Holton, mais je ne puis m'empêcher de songer à celui qui, ayant la queue coupée, voulait faire une révolution, dans le même sens et criait à *bas toutes les queues!*

M. Galt à une assez jolie figure. Si la nature l'a doté d'un printemps éternel elle n'y a pas mis une expression de candeur bien frappante. C'est le caractère et les idées de M. Holton avec une nuance d'habileté financière de plus et une nuance de zèle républicain de moins. Il parle avec facilité, mais il y a dans son argumentation une subtilité si évidente, dans sa voix un petit ricanement si moqueur, dans ses yeux à demi fermés quelque chose de si chatoyant, qu'à moins d'être tout à fait crétin il est impossible de rien croire de ce qu'il dit.

C'est un ministériel du ving juin; mais le cinq septembre, il passa à l'ennemi au moment du combat lorsque les deux armées venaient de se ranger en bataille. Les généraux n'avaient cependant rien à lui dire. Ceux qui font de pareilles recrues, pour peu qu'ils sachent calculer, doivent connaître d'avance le jour, l'heure et la minute de leur désertion.

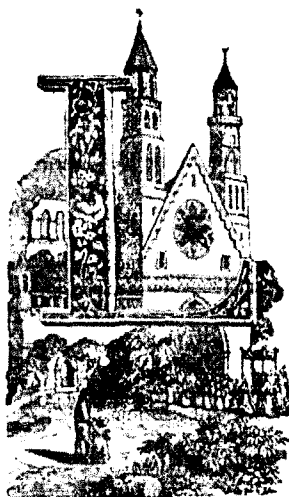
M. Galt, dans l'opposition, est demeuré l'apologiste de M. Hincks et de la maison Jackson. Les Rouges qui ont tant fait de capital avec les iniquités présumées du *Grand Tronc*, se montrent maintenant plus charitables sans doute par égard pour leur nouvel allié.

Qui Bavium non odit amet tua carmina, Mævi!



## RÉCAPITULATION.

Comment trouvez-vous que je les trouve !  
(Questions populaires.)



ES voilà donc tous ces astres incomparables ! Tous première grandeur, sixième grandeur et nébuleuses, tous rouge cerise, rouge ordinaire et couleur de rose, ils ont passé dans le champ de ma lunette !

Eh bien qu'en pensez-vous, bienévole public, admis gratuitement aux séances de mon observatoire !

Ma foi, vous m'avez l'air à ne pas en penser grand'chose, vous êtes comme moi, terriblement déçus de leur peu d'éclat ; et l'on me dit que vous tenez beaucoup plus, pour le quart d'heure, à soulever le rideau derrière lequel je me tiens modestement caché qu'à prendre avec moi le parallaxe du soleil-Laberge ou de la comète-Marchildon.

Eh bien soit ! Si jamais vous rencontrez du premier janvier au premier de mai dans les rues de Montréal, de Québec, ou du village de Terrebonne, un grand homme mince, efflaqué, porteur d'une ro-

be de drap noir en signe de deuil pour ses illusions détruites, robes à larges manches et bordée de fourrures, une barbe aussi longue que celle de M. Papin et ou Juif-Errant mises bout à bout, un bonnet pointu et d'une hauteur incalculable, le nez au vent comme un homme qui cherche des étoiles en plein midi, ou comme un démocrate qui se rend à la Convention, et portant sous son bras l'impayable télescope que vous savez ; alors soyez en bien sûr, cher public, ce sera moi, moi, Gaspard Lemage, membre de la société des astronomes du Nord, membre correspondant d'une infinité de sociétés savantes dont M. Guévrement ne fait point partie, et au demeurant le meilleur fils du monde, qui chérit comme son prochain toute la race humaine de tout son cœur, et les Rouges par dessus le marché.

*Castigat ridendo mores !* Oui je les aime mes amis les Rouges, et si je les ai châtiés en riant, et ce qui vaut mieux encore, en les faisant rire tant bien que mal, c'était seulement pour les corriger de quelques petits défauts très apparents, mais dont ils ne se doutaient point le moins du monde.

Mais je vous entends, bon public, vous récrier, et rire de moi à votre tour. "L'idée de ce Gaspard Lemage, de vouloir corriger l'Enfant terrible ! Le moyen, mon cher Gaspard, de donner à ce diablottin la beauté du colibri ou le chant du rossignol ? Comment vous y prendrez-vous, vous qui n'avez point les potions calmantes de M. Jobin pour modérer les sautes de M. Prévost et le faire consentir à s'occuper d'autres chose que du régistrateur de Terrebonne ? Vous allez sans doute avoir la prétention de faire au docteur Valois un nez à la grecque et un costume de sybarite. Songez donc que c'est à la bonne seule qu'appartient le droit de lui passer la brosse !"

Hélas qu'il est impatientant d'écrire pour un public qui vous lit, et qu'il est beaucoup plus doux d'écrire pour soi-même comme M. Pacaud, et l'éd. du *Semur* ! Vous ne me comprenez pas, mon bon public. Je sais bien que malgré tout, M. Papin croira toujours avoir quelque faux air de Danton, et qu'il n'en rugira pas moins "en pré-

sence de la chambre et du pays” les choses les plus ordinaires comme s’il improvisait les imprécations de Camille ou celles de Coriolan ; que M. Darce ne détendra point ses membres raidis par la peur des chaînes, et ne renoncera pour rien au monde aux douceurs du *collage* ; qu’enfin M. Prévost mourra au sein de sa patrie, à Terrebonne, dans le comté de Terrebonne, en éternuant dans le style le plus démocratique, ses adieux au peuple et à la vie ; je sais tout cela, cher public, et n’ai point les illusions que vous me supposez.

Cependant, si la goutte d’eau qui tombe sans cesse sur la pierre la creuse peu à peu, si feuille à feuille, le vent d’automne dépouille le chêne antique de sa verdure, si chaque vague qui apporte au rivage l’écume des mers y laisse avec le temps un banc de sable, l’helléborre répété à petites doses pourra peut-être faire quelque bien dans les cervelles les plus démocratiques.

Déjà l’on m’assure que les brillants jeunes gens de la Montagne font claquer un peu moins haut, le fouet terrible qu’ils agitaient si fièrement sur la tête des ministres ; MM. Darce et Bourassa ont déserté le ménage phalanstérien, et sont allés nicher ailleurs loin du peigne de M. Jobin. Enfin, qui le croirait ? M. Papin en apprenant mes écrits par cœur, fait provision de bons mots, et a finement reproché aux représentants de Québec d’avoir Québec pour patrie !

Au peu d’esprit que le bonhomme avait  
L’esprit d’autrui par complément servait  
Il compilait, compilait, compilait,

Mais ce n’est pas, cher public, de tout cela dont je me soucie le plus.— Votre ami Gaspard tenait surtout à vous démontrer que la recette des Rouges qui consiste à s’acclamer eux-mêmes envers et contre tous pourrait trouver une contre-partie dans une galerie impartiale de leurs grands hommes. Il était comme bien d’autres, ennuyé d’entendre ceux qui criaient à tue-tête il n’y a pas longtemps “ les mesures et non les hommes,” dans l’impuissance où ils se sont trouvés de mûrir aucune mesure raisonnable ; crier maintenant “ les hommes et non les mesures” et essayer à s’imposer au moyen d’une camaraderie, et d’un système de *claque* régulièrement organisé. Il était excédé des ovations à la Robert Macaire dans le genre du triomphe de M. Daoust de Beauharnois, que les indigènes ont vu passer sur un char en forme de nacelle traîné par on ne disait ni qui, ni quoi, mais portant un drapeau rouge au haut d’un sapin et entouré d’une foule de jeunes gens ivres de joie, me dit-on, et de nymphes démocratiques brûlant en son honneur une infinité d’essences de patriotisme, de démocratisme, de libéralisme, de républicanisme, et d’une foule d’autres *ismes* dont l’élu du peuple respirait surnoisement les doux parfums. Il ne manquait qu’un Capitole pour y conduire le triomphateur et les anciens Romains, et les Yankées de Fanny Esler se trouvaient éclipsés à tout jamais ! Enfin, votre ami Gaspard n’en pouvait plus d’entendre ces mêmes gens qui s’encensaient si effrontément les uns les autres, traiter de niais et d’imbéciles, sans préjudice à la corruption et au servilisme, tous ceux qui ne pensent point comme eux.

Dans cette disposition d’esprit, au lieu des portraits que vous venez de lire, si les Rouges n’avaient pas pris il y a longtemps un brevet d’invention pour les *manifestes au peuple*, j’aurais peut-être fait la folie d’adopter cette forme d’écrit pour vous prouver :

*Primo*.—Que le peuple ne se compose pas seulement de ceux que l’on abuse, qu’on leurre, qu’on endoctrine à son profit ; que la population d’un pays ne se divise pas en deux portions congrues, celle qui a droit de s’appeler “ le peuple” et qui par là même a le droit de commander qu’elle soit en minorité ou non, et celle qui

bien " qu'en majorité, ne peut pas s'appeler " le peuple" parcequ'elle possède quelque chose, sait quelque chose, et veut quelque chose et doit par là même obéir à l'autre.

*Secundo*,—Que le peuple, bien au contraire, c'est tout le monde, les riches tout aussi bien que les pauvres, les gens qui mangent à table tout aussi bien que ceux qui n'y mangent pas, les savants tout aussi bien que les ignorans, les gens d'esprit tout comme ceux qui n'en ont pas, M. Morin enfin tout aussi bien que M. Prévoist.

*Tertio*,—Que les grands mots ne signifient pas toujours de grandes choses, témoin le mot " Batracomiomachie," qui veut dire " combat des rats et des grenouilles."

*Quarto*,—Que l'éducation agricole et industrielle vaut bien l'éducation politique professée par des élèves de syntaxe, ou par des gens qui n'ont jamais appris de syntaxe et qui n'auront jamais de méthode.

*Quinto*,—Que nos institutions religieuses valent bien celles que veut nous donner le *Semur Canadien*, et nos institutions politiques celles du *Cultivateur Indépendant*.

*Sexto*,—Que les parlemens annuels seraient une taxe sur le peuple, l'état de guerre en permanence, et une sottise perpétuelle en droit et en fait, comme dirait celui qui les a inventés.

Et puis j'aurais ajouté " Tenez-mes amis (et j'aurais dit cela aux Canadiens-français de toutes couleurs) quoique l'on veuille tout changer, il y a une chose que l'on ne changera pas ; l'union a longtems fait la force et la division ne la fera jamais. Nous sommes situés d'une manière toute particulière. Nous avons une langue à nous qui en vaut bien une autre; une religion qu'on ne se laisserait pas arracher plus aisément que le cœur ; nous avons des institutions qui font la gloire de l'une et la force de l'autre, nous sommes une jolie bande encore qui tenons à toutes ces choses que nous appelons notre *nationalité*, malgré que l'Institut-Canadien de Montréal réuni en séance solennelle n'ait décidé qu'à la majorité d'une voix qu'il importait de les conserver. Quand je songe que ça ne tenait qu'à une voix et que cette voix pouvait être celle de l'Enfant Terrible ou de M. Darche, je me sens frissonner de la tête aux pieds et refriçonner des pieds à la tête ! Nous avons combattu bien longtems et avec succès pour les garder ces bonnes choses, mais dans ce tems là nous étions en majorité, aujourd'hui nous sommes une minorité. Soyons unis, n'en voulons pas trop à ceux qui ont mené nos affaires à bien parce qu'on leur a donné des places que nos ennemis occupaient autrefois : ne nous laissons point décrier et affaiblir uniquement pour l'amour des plaidoiries sans fin de M. Dorion, des belles phrases de M. Laberge, de la grosse voix de M. Papin, des petits cris de l'Enfant Terrible, ni même des papiers collés dont M. Darche nous inonde avec tant de politesse ?"

Voilà ce que j'aurais dit à tous mes compatriotes et j'aurais encore ajouté un petit mot pour ceux qui se mêlent scientifiquement de cette abominable chose qu'on appelle la politique et qui ne parlent plus qu'en *isme*.

" Le libéralisme outré, leur aurais-je dit, et l'esprit frondeur d'opposition qui sont dans la nature des choses, n'ayant plus à combattre contre le conservatisme outré, rejeté hors du pouvoir par le libéralisme modéré ont enfanté dans le Haut-Canada le *clear-gritisme*, dans le Bas-Canada, le *rougisme*.

" Le *clear-gritisme* qui a eu le pouvoir quelques instants, et que nous étions disposés à laisser faire dans de certaines bornes pour ce qui regardait le Haut-Canada, s'il n'avait pas voulu s'immiscer dans nos affaires à nous, le *clear-gritisme* a assez mal joué ses cartes pour se trouver dehors un bon matin au lieu d'être

dedans. Les Rouges ont joué les leurs tout aussi mal, croyant sans doute qu'il ne s'agissait que de jeter le pouvoir à terre pour être à même de le ramasser; ils sont ensemble maintenant et forment un milieu nouveau où se rencontrent des ambitions surexcitées et déçues, des nullités prétentieuses et quelques talents fourvoyés. Ils sont là dans l'impuissance perdant tous les jours quelque chose de leur force de cohésion.

“ Je m'inquiète peu de ce qui adviendra des *clear-grits*; mais les Rouges après tout (à l'exception de quelques chétifs caractères qui s'allieront avec n'importe qui), les Rouges, s'ils voulaient penser et parler un peu comme tout le monde, ne pas se croire d'une race à part comme les hippogriffes, les centaures, les lapithes, les troglodytes, ou toute autre espèce d'êtres fabuleux, les rouges seraient des Canadiens-Français comme nous autres. Dans le cas d'une entente cordiale je me chargerai pour ma part d'embrasser le docteur Valois. Que tout le monde se montre aussi courageux et les choses iront bien !

“ Si au contraire ils aiment mieux rester avec les *clear-grits* qui leur ont déjà joué un mauvais tour en les poussant en avant et en restant eux-mêmes en arrière dans l'affaire des vingt mille louis, en présence cette fois-là, non pas seulement “ de la chambre et du pays,” mais en présence du monde entier, s'ils préfèrent M. Brown et M. McKenzie, à M. Morin et à Sir Allan MacNab, alors qu'ils restent avec leurs brillards, qu'ils continuent à diviser le Bas-Canada en face du Haut-Canada, afin d'avoir plus en belle à crier que nous sommes sacrifiés et qu'ils goûtent, comme nous les avons goûtées nous-mêmes, toutes les douceurs de l'alliance “ *clear-gritiste*.” Tout ce que nous pourrions faire, ce sera de dire de ces deux fractions divisées et déchues du parti libéral, avec le poète :

“ Que ces deux grands débris se consolent entr'eux !”

GASPARD LEMAGE.



# APOTHEOSE DES MARTYRS

DE

**Gaspard Le Sage.**

AIR :—*Loures qu'on m'a tant vanté, etc.*

Je chante ici pour venger  
Ceux que, sans aucun danger  
Lemage injurie ou blâme,  
Quand le Pays les réclame  
Pour en faire ses grands dieux.  
Grands dieux ! grands dieux !  
Le monde en sera bien mieux.  
Donnons leur donc l'apothéose,  
Quoiqu'on oppose. *bis.*

Commençons par Dorion,  
Ça va sans objection.  
Il peut régler notre sphère  
Mieux qu'aucun du Ministère  
Mais il s'y refusera.  
Ouida ! ouida !  
Pas si modeste que ça.  
Il convoite autant qu'autre chose  
L'apothéose. *bis.*

Papin qui fait le Danton  
Par la taille et le menton,  
Voudrait en singer l'audace  
Pour avoir aussi sa place  
Sur le trône le plus haut.  
Plus haut ! plus haut !  
Toujours l'orgueil d'un grand sot....  
Si tu ne te rappelles Icare,  
Relis Pindare. *bis.*

Mais un qui son trône aima,  
C'est l'enfant d'Arthabaska  
Pourtant ce n'est point la taille  
Qui rend terrible en bataille  
Ce foudroyant Attila

Hélas ! hélas !  
Quel fléau de Dieu qu'est ça ?  
Il pourrait rosser l'Autocrate  
Même à Cronstade. *bis.*

Voici venir Marchildon  
Bien moins beau que Cupidon.  
Mais, chevalier des bravaches,  
Il prendra la part des vaches  
Contre l'horrible fracas,  
Fracas, fracas.  
Des chars, séjour du fracas.  
C'est pour ça qu'il est un gros membre  
De notre Chambre. *bis.*

De quel sexe est Guévremont ?  
D'aucun.... Tel dieu n'est pas bon.  
C'est pis que la souris-chauve,  
Qui cherche de son œil fauve  
Le parti qui gagnera.  
Ouida ! Ouida !  
On n'admet pas ces gens-là !  
Ni ne souillons pour toute cause  
L'apothéose. *bis.*

Mais apothéose enfin  
A Prévost, Valois, Jobin :  
Laissons les fâts sur la berge,  
Et défilons Laferge,  
Daoust, Darche et Bourassa,  
Tout ça ! tout ça !  
Car jamais on n'oubliera  
Leurs beaux exploits sur la mesure  
De la Tenure. *bis.*

LE SAGE.

